

se dégage de ce changement d'attitude, qui nous prédit un changement d'opinion désirable, vient à propos, en ces temps d'exploitation démocratique à outrance, pour faire entendre et comprendre à tous les intéressés qu'il est deux choses que le bon citoyen devrait toujours respecter : la religion et l'autorité.

Nous aimons à penser que Clémenceau, dans son amour patriotique, eux viendra bientôt à prier, comme

il en est venu à tolérer la foi et la prière chez les autres. Bien d'autres impies ont reconnu Dieu avant de finir. Il fera comme eux, et le plus tôt sera le mieux. Le patriotisme le ramenera à la foi, comme la foi ramène toujours à l'amour de la patrie. Car, en somme, si l'on supprime l'idée de Dieu, que reste-t-il de l'idée de la patrie !



"Toutes les Frances — un seul cœur"



L'UNION des Français devant l'envahisseur a fait l'admiration du monde. On avait longtemps pensé que la France, déchirée par des luttes intérieures, divisée par les partis contraires, serait incapable d'opposer à ses ennemis un front uni et compact, et même que, s'il survenait un conflit, la révolution ne tarderait pas à éclater à Paris. Mais voilà que l'assaut brutal, au lieu de favoriser les troubles, d'accentuer les dissensions, et d'allumer, comme on le craignait, la guerre civile, a créé tout d'un coup, du matin au soir, l'entente des esprits pour organiser la résistance, l'union des volontés tendues vers un même but : la victoire du droit contre la force.

Ce qui est plus admirable encore, c'est la continuation de cet effort et le maintien de cette union. Depuis quatre ans, il n'y a, dressée devant l'ennemi, sur tous les fronts de la bataille, et à toutes les phases du gigantesque duel, qu'une France, la France tout court. Dans la lutte de la civilisation contre la barbarie, il appartenait à la première nation du monde de donner ce réconfortant spectacle de l'union sacrée; elle le donnera demain encore, et jusqu'à la victoire, et, souhaitons-le, par-delà. Confiants en la divine Providence, nous pouvons espérer qu'après la guerre, une entente féconde en conséquences heureuses subsistera dans la justice et dans l'ordre d'une paix bien-faisante.

C'est ce que notre ami Gustave Zidler, le poète français-canadien, le poète des *Deux Frances*, a chanté dans un beau poème dramatique, représenté pour la première fois à Versailles, le 26 mai dernier, et qui a pour titre ces mots : *Toutes les Frances, un seul cœur*.

Le poète met en scène quatre personnages : Mme Lise, infirmière, qui n'est autre que la comtesse de Grasset de Courneuve, dont le mari et les trois fils sont morts à la guerre, et qui a fait de son château une ambulance; Pistolet, un soldat blessé, et décoré; Louiset, un jeune paysan; et la grande ombre du général Hoche.

Pistolet, grogne, d'abord parce qu'on l'a décoré...

"...C'est pas juste ! Moi pourquoi l'on me distingue, Et pas tous les copains, tous les porteurs de flingue ?..."

Et le voilà qui raconte, dans un morceau d'une vigoureuse et rude beauté, la Marne.. l'Yser... Verdun...

"Et pour ça donc, à tous mes frères en vaillance, Aux vieux brisquards, vivants ou morts, remparts des Je demande qu'on donne, avec toutes les croix, [droits Une citation à l'ordre de la France !"

A ce vœu du soldat, l'infirmière applaudit, mais elle croit que toute la France,

"Meurtrie et pourtant ferme, ardente et résolue,"

a droit à cet honneur suprême, ce qui ne plait pas au grognard; il distingue et veut qu'on loue "la France poilue", mais "pas celle de l'arrière".

Et voilà le dialogue bien engagé.

"Il n'est pas deux Frances", soutient Mme Lise; et à son tour elle dit ce que fait la France de l'arrière, ses labeurs, ses souffrances, ses sacrifices, son amour et sa prière... Tout cela,

"C'est de la France encore qui se bat..."

Pistolet est ébranlé, mais il continue de penser que

"Cela chauffe un peu plus, tout de même, là-bas !"

Survient le jeune Louiset. Et ce fils de paysan chante si bien la terre, saine et prospère, et les semeurs de froment qui a leur manière "battent les Allemands", que le Front est bien près de se réconcilier avec l'Arrière !

Cependant, Pistolet garde encore un doute; pour le lui ôter, il lui faudrait le témoignage de quelque "grand Bonhomme du Grand Passé", qui se dresserait, et qui lui dirait : "Tu peux croire..."

Alors, dans le crépuscule, où viennent flotter les notes d'un Sambre-et-Meuse lointain, l'ombre de Hoche apparaît : "Tu peux croire !"

Et, quand Hoche a dit sa foi dans la France des Frances, Pistolet ne peut que répéter :

"Je vous crois, Général ! Sans rouspétance aucune, Je vous crois ! Tous ces tas de France n'en font qu'une."